

Mettre la culture en question ne saurait consister à la chausser de brodequins...

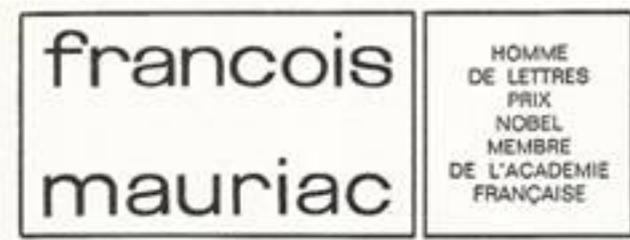
A la vision de cultures arrachées à elles-mêmes, mutilées et gémissantes — cela pourrait être le contenu d'un Musée Imaginaire — nous préférons encore celle de galeries, monde d'ombres mais où il est possible à un regard qui sait voir de reconnaître des signes, des formes incomplètes mais toujours possibles.

En choisissant MM. Mauriac, Cau, Lévi-Strauss, Roy, Adamov, nous avons voulu apporter, non pas une définition, mais quelques réflexions parmi d'autres. Ou quelques questions auxquelles nous vous proposons de répondre.

Ces interviews témoignent en tout cas que la lucidité de l'homme dans la société où il vit, face à face avec ses divers modèles culturels est à la fois une épreuve et une preuve de son humanité.

Une épreuve : ses réticences d'intellectuel, de voyant-aveugle au sein du monde qu'il comprend mais qu'il n'actionne pas, devant les bibliothèques, l'université, la télévision le font apparaître comme un « déviant ».

Une preuve : l'intelligence, le savoir, la culture ne suffisent pas à son humanité. Il a besoin de rapports profonds avec la nature et la société des autres hommes. Mais ces rapports sur lesquels se fonde sa présence dans le monde, sont sans cesse à redécouvrir. C'est la raison pour laquelle il sera question dans les pages qui vont suivre d'humanisme, d'engagement et de barbarie.



Eh bien, oui... je vous dirai tout de suite que la véritable culture pour moi, cela a tout de même des racines morales ; c'est une forme d'une certaine civilisation qui est en train de se perdre. Comme par exemple d'aller chez un vieux monsieur avec un appareil (1). Il a vraiment l'impression que cela a été tendu comme un piège. Avec un côté-je-t'attrape-et-je-te-garde. J'ai horreur de ça.

Je trouve qu'il n'y a pas de véritable culture qui ne soit spirituelle. Et je trouve que la culture actuelle est de plus en plus coupée, séparée des sources profondes d'un certain humanisme qui se perd.

Maintenant, il est évident que toutes les techniques actuelles, en particulier celles de la télévision, du cinéma, font de la culture — d'une certaine culture — une des choses du monde les mieux partagées. Il y a là une connaissance qui est passée des mandarins à la masse, si vous voulez. Je suis frappé des changements qu'il y a pour un homme de mon âge, dans les conversations que l'on a avec les gens d'un certain milieu. Par exemple, à la campagne, les réflexions que me font les paysans, chez moi, par rapport à ce que le même paysan me disait il y a quarante ans. Il y a une certaine culture, répandue. Mais j'ai l'impression que les garçons de vingt ans avaient en eux quelque chose qui s'est perdu, et qui, encore une fois, ne tient pas aux connaissances. Il y a quelque chose d'autre... A la vérité, la supériorité que je trouverais à votre génération sur ce que j'ai connu de la mienne, c'est un certain sens communautaire, autre que celui du milieu dans lequel j'ai vécu.

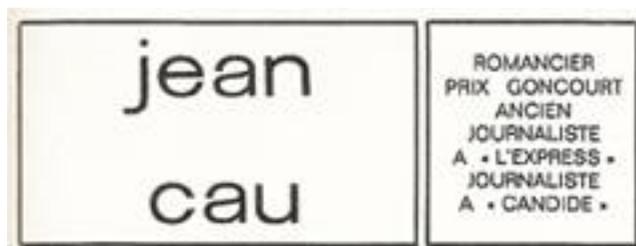
C'est le péché de la bourgeoisie, de la bourgeoisie de mon temps, d'avoir eu un côté véritablement fermé. Et la culture, au fond, c'était son privilège.

DANS LA MESURE OU LA CULTURE N'EST PLUS CE PRIVILEGE, NE PENSEZ-VOUS PAS QUE LES VALEURS CULTURELLES ELLES-MEMES PEUVENT SE TRANSFORMER. QUE LES AUTEURS QUE VOUS AVEZ AIMES, COMME RACINE, PAR EXEMPLE, PEUVENT NE PLUS FIGURER DANS UNE CULTURE DE BASE.

A cela, alors, je répondrai bêtement que la question ne se pose pas. Nous n'avons pas à garder Racine ou à le refuser. Ce qui caractérise le génie, les grandes œuvres, c'est que nous n'avons pas à les choisir. Elles s'imposent. Nous ne choisissons pas Racine, c'est Racine qui nous choisit. Ou on tombe dans le totalitarisme. On peut imaginer un pays où on décrète que Racine ne sera pas enseigné, mais il y aurait toujours des mailles au filet par où Racine passerait. Je m'excuse, je vais être obligé de vous lâcher... mes épreuves au « Figaro littéraire » à corriger... Je vous ai tout de même dit suffisamment de choses. Vous tâchez de développer... Voilà, au revoir, monsieur.

C'est tout, vous penserez ce que vous voudrez, c'est moins facile qu'on ne croit de violer les sépulcres.

(1) Il s'agit du magnétophone



J E suis une espèce de totalité vivante, en questions, en problèmes. Ce que m'aura donné la culture, c'aura été surtout des curiosités. Et puis quand on arrive à l'âge que j'ai, des lucidités. Pas plus, pas moins. Un certain goût du monde, un certain sens dramatique du monde, un certain sens poétique aussi.

Une installation, mais une installation sans cesse contestée sans quoi je ne serais pas un intellectuel. Et dans cette mesure ma culture me sert à réaliser un équilibre ; un balancier en quelque sorte.

La culture n'a pas à nous accorder avec le monde dans lequel nous vivons. La culture est un risque, une aventure. C'est la contestation ce qui empêche l'homme d'être en accord avec son époque ; et puis aussi, la volonté de mettre sous une forme belle les angoisses que l'on ressent. L'homme de culture est un être vivant et déchiré qui vit sur le mode de l'interrogation.

D E toute façon, le téléspectateur ne comprend rien à rien. Ce rêve du paysan cultivé, ou de l'ouvrier cultivé, je crois, hélas, qu'il faut faire une croix dessus. Ce vieux rêve humanitaire du cul-terreux labourant sa terre et récitant Virgile est à abandonner. Il ne faut pas s'imaginer que, grâce à la massification de la culture, grâce aux livres de poche et aux clubs de disques, nous allons avoir demain des hommes de génie en foule. Il y a peut-être de plus en plus de lecteurs... mais de moins en moins de gens qui savent lire. De plus en plus de disques... de moins en moins de gens qui savent écouter. Je ne suis pas pour une culture de mandarins... qui échangent entre eux les exquis produits de leur art, tandis que la masse vagit dans une vague tentative de retenir la lumière, mais il y a un fossé extraordinairement profond entre quantité et qualité. Saint-Exupéry (ou Camus, je ne sais plus, mais ça ressort de cette morale-là) parle des Mozart assassinés chez les gosses d'ouvriers. Aberration totale. Ce n'est pas parce que 30.000 disques de Wagner ont été vendus dans la journée que vous aurez davantage de Mozart.

Ce qui est plus grave, c'est que le pouvoir politique annexe la culture. Et cela conduit aux abus que vous connaissez. Les mandarins sont réduits à célébrer leurs messes au fond des catacombes. Mais, c'est ça le drame — on ne peut pas restreindre le champ de la liberté. Ce champ de la liberté, certaines fois, ce sont les mandarins qui l'occupent. Et puis, les mandarins vont se faire vider un de ces quatre matins. Ça ne fait pas un pli. L'art abstrait et sa dernière folie en prend un coup terrible sur le marché. Le nouveau roman est en train de se casser la gueule. Il se trouve qu'il y a eu perversion de cette liberté, mais il vaut mieux que la liberté soit pervertie plutôt qu'elle soit nulle. Je préfère moi, voir des mandarins exister (pour tant dieu, sait s'ils me raclent les nerfs) que voir un führer quelconque de la culture.

Je peux les critiquer, dire que ce sont des clowns, des précieuses, des ridicules. Mais c'est une forme de la liberté de pouvoir les contester. Il faut faire très gaffe avec la liberté. Si vous commencez à restreindre son champ,

alors... vous jetez bébé avec l'eau du bain.

IL EXISTE AU MOINS DEUX FAÇONS DE CONSIDÉRER LA LIBERTÉ DE LA CULTURE : LA LIBERTÉ DANS LES PAYS OU A EU LIEU UN BOULEVERSEMENT SOCIAL PROFOND ET LA LIBERTÉ CHEZ CEUX QUI, AVANT DE SUBIR UN CHANGEMENT DANS LEUR FAÇON DE CONCEVOIR LE MONDE RESISTENT LONGTEMPS DANS LEUR FORTERESSE...



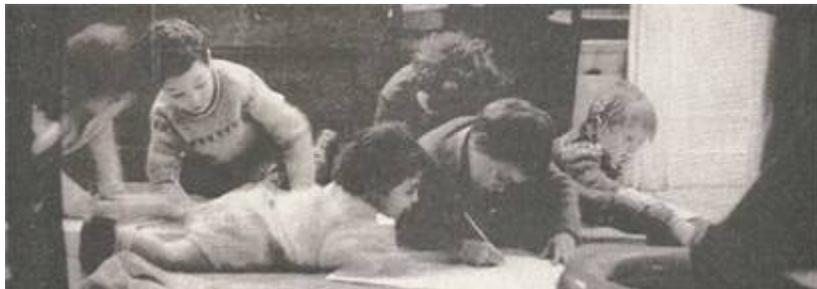
Il est évident que ce qui vaut pour d'autres sociétés n'est pas valable pour la nôtre. Mais il faut faire très attention. L'intellectuel n'a pas à devenir un militant à mon avis. Si vous commencez à dire : Vive la Révolution algérienne, Vive la Révolution cubaine, vous devenez un militant. Et ce n'est pas votre rôle. L'intellectuel est un aventurier, un terroriste. Il faut qu'il foute le feu, qu'il détruise. Les sociétés, vous savez, ont toujours une tendance fantastique à se stabiliser, à tomber dans le conformisme et la sclérose, toujours... et si l'intellectuel a été discipliné et est devenu un militant, au bout de 5 ans, 10 ans, il restera un militant.

Alors ce n'est plus un intellectuel, c'est un homme de parti... Au lieu d'être celui qui apporte des fragments de lucidité, il devient celui qui s'est mis au service d'une certaine cause. Il arrive souvent à n'être plus rien — ni intellectuel — ni homme de parti. On finit par être ballotté entre les adhésions et les révoltes. Il faut faire un choix une bonne fois.

Si vous décidez d'être intellectuel, alors il faut le rester, même si vous êtes mal assis, parce que c'est votre position. Et que toujours vous contesterez, et que toujours vous recevrez sur la gueule. Et que toujours vous trahirez vos amis, et que toujours vous vous ferez de nouveaux amis, que vous retrahirez... Parce que votre rôle sera de vivre, et de vivre dans des contradictions, dans des contestations, dans des lucidités, que vous voudrez apporter et que vous ne serez pas ancré dans certaines fidélités, parce que certaines fidélités, finalement, signifient certaines morts. Certains intellectuels, au nom de la fidélité ont fini par bourrer tellement le mou aux gens que maintenant, on ne les croit plus. Ils se sont tellement gourrés, vous comprenez...

On peut se gourrer tout autant, tâtonner, et être fidèle — à soi-même. Vous changez, vous errez, et finalement, vous devenez l'homme des strates successives qui s'accumulent en vous. Mais il ne faut pas avoir peur de remuer la terre. *Une question. Parmi tous les intellectuels, beaucoup ont choisi d'être conformistes, académiciens ou esthètes. Seuls quelques-uns ont pensé que leur rôle consistait aussi à s'engager dans un parti. Pourquoi avez-vous choisi d'être révolutionnaire en vous attaquant à ces derniers ?*

Il faut bien que je tape sur les membres de la famille pour les dégeler. Qui aime bien châtie bien. Les autres ne m'intéressent pas.



Si la culture est une façon d'être plus policé, bien verni, mieux lustré, si c'est un art des bonnes manières de l'expression plutôt qu'une qualité de la connaissance, elle a peu de rapports avec cette vertu que vous me proposez d'exalter ici et, je suppose, de pratiquer : la lucidité.

Pour moi, la culture, c'est autre chose. Je la définirai (vite) : une capitalisation et une transmission d'expériences. Je nomme cultivé l'homme qui connaît la musique, la musique des autres hommes. La culture n'est donc pas forcément culture des livres, des œuvres d'art, de tous les chèques au porteur de l'intelligence. Il y a des analphabètes cultivés, des Montaigne qui n'ont pas eu de librairie, mais ont roulé leur bosse. La culture c'est d'abord connaître la vie.

Connaître la vie, c'est d'abord découvrir qu'on n'est pas seul. Le premier malheur de l'enfant, et l'enfance peut aller bien au-delà de l'enfance, c'est de se croire différent, l'unique au monde, le pas pareil — et donc rejeté. La culture commence quand on découvre que ce qui nous arrive est aussi arrivé aux autres.

Nous sommes tous, plus ou moins au départ, pareils au prisonnier au secret dans son cachot. On cogne à la paroi, on épelle un message : il découvre qu'il y a d'autres prisonniers, qui sont en train de passer par les mêmes affres, essaient de tenir, de s'en sortir, avec lui, comme lui. Être cultivé, c'est savoir que même si on est seul, on n'est pas seul à être seul. La culture, c'est un mode d'emploi collectif de cette situation sans emploi défini, la situation d'homme. Si la culture est un raffinement, c'est d'abord celui de la lucidité.

S'engager ? Il faut d'abord savoir à quoi. Un engagement sans lucidité, ce n'est plus un engagement : c'est un piège ou un enlèvement. L'enfant s'engage à attendre le Père Noël, mais il s'endort avant que le Père Noël arrive. Le pauvre type qui a trop lu les affiches des gendarmeries s'engage dans les blindés, les paras ou la police. Il attend la bagarre, la vie dangereuse, l'aventure, il trouve la caserne, l'adjudant, la vie morne. On ne s'engage pas dans ce qu'on connaît mal, dans l'aveuglement, l'ignorance, l'illusion : on est alors engagé, mal, engagé, englué.

Il faut savoir beaucoup pour voir un peu clair, voir un peu clair pour s'engager bien. La culture mène à la lucidité, ou y aide. Et la lucidité seule peut faire de vos engagements autre chose que des promesses vaines, des serments chimériques à soi-même, autre chose qu'un désastre, collectif ou personnel.



... au fond, ma génération

est celle

qui a redécouvert un certain nombre de valeurs dont je dirais que ce sont des valeurs para-culturelles. Je m'explique : c'est au moment de mon adolescence que l'on s'est mis à aller faire du ski dans les montagnes, qu'on a commencé à faire du camping, et, disons, l'ethnologie a été pour moi une forme... « glorifiée » — dirait-on en anglais, une forme héroïque ou anoblie de ces passe-temps. Vers les années 1930, j'ai compris que si nous redécouvriions tout cela, c'est parce que nous étions exposés à le perdre et que c'était au moment précis où les valeurs de la nature reprenaient de l'importance pour l'homme moderne que c'en était fini d'elles. Elles lui glissaient, lui filaient entre les doigts... De là, la perspective pessimiste ou « rétrospective » dans laquelle je me place et qui au total ressemble un peu — mutatis mutandis ⁽¹⁾ — à celle où l'on pouvait se trouver dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, où s'était déjà produit quelque chose de semblable avec le mouvement d'idées auquel le nom de Rousseau est attaché. Il provenait déjà, toutes proportions gardées, de ce qu'une première menace bouleversait le système de valeurs, à savoir le début de l'industrialisation et l'accroissement démographique qui s'est produit en France à cette époque. Aujourd'hui, nous vivons cela dans des proportions incomparables. Je dirais que pour une génération comme la mienne qui l'a vécu depuis le début — votre génération le vit toujours. Mais vous êtes par la force des choses beaucoup moins intransigeants que nous l'étions parce que vous avez connu les montagnes équipées d'hôtels et de remontées-pentes tandis que nous allions faire du ski sac au dos en essayant de gagner de lointains refuges. Une situation paradoxale s'est créée qui fait **que les valeurs culturelles essentielles m'apparaissent comme des valeurs anticulturelles...** ; autrement dit, ce n'est pas à la culture elle-même que je me sens attaché, c'est à un certain rapport, un certain équipement entre la culture et la nature sans lequel il n'y a pas à mes yeux de culture véritable.

Vous avez soulevé deux problèmes, celui

du rapport entre l'homme social et l'homme culturel. « Dans quelle mesure un homme de culture peut avoir une place dans la société » et celui que je posais du rapport entre l'homme « culturel » et l'homme « naturel ». Si vous voulez, posons le problème en d'autres termes : je viens de vous parler de l'expérience de ma génération qui a pris conscience d'un certain nombre de valeurs au moment précis où elles étaient menacées de perte. Mais, ma génération a fait une deuxième expérience : celle de l'échec de tout le système sur lequel repose notre civilisation occidentale disons (en gros) de l'humanisme. Nous avons été élevés (vous continuez à l'être) dans l'idée qu'il y avait deux règnes dans l'univers : le règne humain et... tout le reste, et que le règne humain était doté d'une manière tout à

fait éminente par rapport au reste. Donc que l'homme ne pouvait se faire, ne pouvait devenir un homme cultivé, que par une méditation sur l'homme. Ce qui est vrai certainement, mais qui est devenu de plus en plus une espèce de vénération, d'adoration de l'homme par lui-même. Et au fond (c'est à une autre expérience que je me réfère), ce que nous avons constaté avec, non pas seulement la dernière guerre, qui n'est qu'un élément dans un ensemble, mais avec le régime colonial, la guerre, etc., c'est que cet humanisme s'est montré impuissant à protéger l'homme contre lui-même. Nous avons vécu sur un mensonge et un paradoxe : c'est précisément au moment où l'homme proclame qu'il n'y a rien de plus respectable, de plus élevé, de plus adorable que l'homme, qu'il traite l'homme avec le mépris le plus complet et le plus profond. De ce point de vue là, une autre expérience de ma génération a été **l'échec de l'humanisme comme susceptible de fonder une civilisation.**

Parler de la culture comme défense et de son

échec en tant que défense n'est pas du tout remettre radicalement en cause la notion même de culture. Mais, tout le problème se pose entre une culture telle que celles que pratiquent les sociétés dites primitives qui consiste en une affirmation de soi, mais qui tient tout de même compte du reste, c'est-à-dire de la nature ; et la culture telle qu'elle s'est développée dans notre propre civilisation, qui tend à instaurer une espèce d'hypertrophie de la notion même de culture pour soi et en soi, tout le reste devant lui être subordonné. Ce n'est donc pas de répondre par oui ou par non au problème de la culture, c'est de répondre oui ou non à deux attitudes, qui sont des attitudes culturelles : l'une qui reste respectueuse — en fait ou en droit (ça peut être par impuissance, seulement là n'est pas le problème...) d'un certain équilibre entre l'homme et la nature et une culture comme la nôtre qui est fondée sur le déséquilibre systématiquement exploité jusqu'à ses plus extrêmes limites de ces deux notions. Il ne faut tout de même pas simplifier à l'extrême : il n'y a pas d'un côté notre civilisation, et de l'autre une espèce de magma : la civilisation primitive. Il y a dans ces sociétés des attitudes vis-à-vis des problèmes de la culture qui peuvent différer entre elles tout autant que l'une d'entre elles diffère de la nôtre.

Si on essaye tout de même de dégager une sorte de dénominateur commun, nous dirons : notre culture est une culture qui proclame le respect intégral de l'homme — exclusivement. Ce que les dernières années m'ont appris, c'est que **si le respect de la vie ne commence pas à une mouche**, l'homme lui-même se trouve menacé. Autrement dit, la frontière que l'homme essaie de tracer entre l'humanité et tout le reste suit de beaucoup trop près la notion même d'humanité pour que l'homme ne soit pas menacé.

Savoir quels ont été les rapports entretenus

par ma génération avec son passé artistique, historique et social et comment celui-ci a-t-il ou n'a-t-il pas rencontré le monde vécu ? C'est une question difficile. D'abord, je ne suis pas sûr que l'expérience de ma génération soit de ce point

¹ Ce qui doit être changé ayant été changé

de vue différente de l'expérience de toute génération, je ne suis pas sûr que ce ne soit pas de la nature même de l'histoire individuelle que l'adolescence s'imagine qu'elle peut faire abstraction de tout passé et commencer vraiment à vivre sur du nouveau frais, si je puis dire ; et que ce ne soit pas un phénomène de vieillissement que celui de l'apprentissage de l'intérêt que peut offrir une ré-insertion de l'individu dans son passé historique.

Il y a tout de même une grosse différence : ma génération — son adolescence — a été intimement convaincue que la conjoncture historique, c'est-à-dire socio-politique, était objet de pensée et, peut-être, n'était pas inscrit dans la nature des choses : c'était une occasion (ou une illusion ?) ou bien une conjoncture particulièrement favorable ; tandis que j'ai le sentiment que l'histoire et la société sont beaucoup plus difficiles à penser aujourd'hui qu'on ne se l'imaginait il y a 30 ou 40 ans. ... le problème n'est pas celui de l'inaccessibilité ou de la désintégration de la culture dans notre société contemporaine ; ce sera le fait que **dans notre société coexistent différents modèles culturels** et qui semblent de moins en moins comparables. Cette situation est non seulement normale, mais elle est exigée par la nature des choses dans la mesure où nos sociétés étant des sociétés de plus en plus grosses, elles sont obligées de recréer dans leur for intérieur ces différenciations qui disparaissent de la surface du monde entre des cultures très nombreuses, elles-mêmes homogènes, mais différentes les unes des autres. Je crois que le phénomène, auquel nous assistons actuellement, de coupures horizontales entre les générations me semble très frappant. La communication me semble très difficile entre deux générations différentes. Bien sûr, c'est quelque chose qu'on a toujours dit dans toutes les sociétés du monde. Là, je ne crois pas que cela soit seulement un phénomène de subjectivité, mais un phénomène tout à fait corrélatif du développement prodigieux des moyens de communications ; pour autant que les moyens de communications se développent, pour autant, ils donnent la possibilité à des sous-cultures de se constituer de façon extrêmement rapide au sein de la culture générale. Ce que j'appellerais « le pluralisme culturel intérieur » est, je pense, un phénomène structural de notre société. Nous ne sommes pas en présence d'un phénomène pathologique mais nous devons nous habituer à vivre dans une société de dimensions très grandes, à l'intérieur de laquelle il y a des modèles

culturels totalement hétérogènes, mais qui n'en sont pas moins (j'insiste là-dessus) des phénomènes culturels.

Il n'y a pas de gens sans culture Et la « télé » est une culture, le « yé-yé » est une culture...

Dans la mesure où nous atteignons une attitude objective, désintéressée et consommatrice vis-à-vis d'un grand nombre de cultures, nous sommes nous-mêmes de moins en moins producteurs au sein de notre propre culture. Il peut y avoir de ce point de vue une crise de la culture occidentale parce qu'elle a poussé à l'extrême l'attitude consommatrice : boulimie vis-à-vis des cultures étrangères, dont le symbole peut être la notion de « musée imaginaire ». C'est de la sorte qu'une culture atteint un pallier de stérilité. Ce sont des phénomènes fluctuants : il y a une oscillation entre des périodes assimilatrices, consommatrices et peu productrices et d'autres au contraire très productrices où cette production est payée par une incompréhension vis-à-vis du reste.

Une culture peut être active ou contemporaine. Nous sommes dans une période de culture contemporaine.

Le propre d'une culture, pour être vivante, c'est d'être totalement intolérante vis-à-vis des autres.

Le propre d'une culture ce n'est pas du tout de vouloir s'approprier quelque chose d'une autre culture, c'est au contraire de la rejeter entièrement. Il n'y a pas chez elle de volonté de profit. Il n'y a pas d'exploitation d'une culture par une autre culture. Nous sommes arrivés à un point où l'appétit de culture est devenu destructeur de la culture elle-même. J'ai l'habitude de dire qu'à l'heure actuelle nous souffrons d'un excès de communications. Ce que nous pouvons nous amuser à prévoir, c'est que la civilisation occidentale passe par une phase de barbarie : la saturation de culture aura entraîné le dégoût de la culture... Après un certain temps d'inculture (et après tout peut-être y sommes-nous déjà !) on verra renaître une culture plus fraîche, plus jeune. Ce que nous pouvons faire de mieux pour défendre la culture, c'est de lutter contre elle. Je préférerais que les enfants élèvent des grenouilles et cultivent des fleurs sur les balcons, plutôt que d'écouter des microsillons.



Scène de Printemps 71

IL faut le dire clairement : la bourgeoisie n'est plus capable - d'avoir des écrivains qui défendent ouvertement ses valeurs... n'y a plus de Paul Bourget, il n'y a plus de Paul Hervieu. Elle ne peut plus trouver comme héros d'une pièce ou d'un livre, le briseur de grève... La bourgeoisie ne pouvant plus trouver de porte-parole aux valeurs qu'elle détient a joué la carte de l'éternité... A vous de le dénoncer.

On ne peut plus défendre le briseur de grève, alors on défend une histoire qui ne se passe nulle part, dans le no man's land, dans un château de rêve qui pourrait être le Moyen Age ou pas le Moyen Age; tout cela se passe dans un monde qui flotte et où tous les êtres sont désespérés parce que la vie est en soi désespérante... Ne pouvant plus jouer sur l'optimisme de la répression ouvrière, elle joue sur le pessimisme universel. Je suis contre l'optimisme, mais ce pessimisme-là est tellement suspect qu'il faut faire gaffe. Notre rôle, j'y ai pensé à propos de « Printemps 71 », à propos de Brecht, d'O'Casey et même de Tchekhov, le rôle d'un écrivain est de montrer deux choses : le côté tragique de la vie : il faut montrer que ce n'est pas drôle, qu'il ne faut pas se raconter d'histoire, que les gens meurent, que le désir physique que l'on a pour une personne s'éteint quelquefois au bout de deux nuits, quelquefois au bout de deux ans, qu'il y a beaucoup d'inconvénients dans la vie... enfin c'est assez effrayant de vivre, mais d'autre part, il ne faut pas mettre sur le dos de la fatalité des choses auxquelles on peut très bien remédier. L'art doit montrer à la fois — c'est le vrai centre du débat — l'aspect incurable de certaines choses et l'aspect curable d'autres. On ne peut éviter que les hommes meurent, mais on peut lutter, pour que les chiens ne soient plus lâchés contre des hommes parce qu'ils sont noirs. Je crois qu'il faut montrer tout cela en littérature, ce qui n'empêche absolument pas, si on a envie de raconter un rêve, qu'on le raconte, surtout que dans les rêves de la nuit peuvent se retrouver des chiens, des noirs et bien d'autres choses encore.

TOUTEFOIS, SI LA CULTURE A LAQUELLE VOUS VOUS RATTACHEZ S'EST EN EFFET APPLIQUEE A CHERCHER LE CURABLE ET A LE MONTRER, ELLE A SOUVENT OUBLIE L'INCURABLE. IL LUI EST ARRIVE DE TOMBER DANS LE SCHEMATISME ET LE SIMPLISME. ET BIEN SOUVENT, ELLE N'A SU OPPOSER A L'ART ABSTRAIT PAR EXEMPLE QUE LE MAUVAIS GOUT.

— C'est bête de le dire, mais je suis persuadé qu'il y a un combat sur les deux fronts à mener. D'une part, contre tout ce qui reste de bêtise de ce qui a été convenu d'appeler le « réalisme socialiste » où l'on voit des ouvriers heureux sortant de l'usine dans des chromos épouvantables, mais d'autre part, faire l'apologie a priori de la peinture abstraite et de Giraudoux et de Ionesco, ça me paraît misérable.

Je crois qu'une œuvre doit être à la fois extrêmement subtile (si l'on n'est pas subtil, on se retrouve aux pires moments de l'époque de Staline) mais qu'en même temps, elle doit être absolument claire, évidente ; et le propos, malgré l'ambiguïté du détail doit être éclatant.

Prenons, par exemple O'Casey : il y a cette merveilleuse pièce qui s'appelle les RIDEAUX VERTS et il y a L'ETOILE DEVIENT ROUGE qui, il faut le reconnaître, a un petit côté simpliste. Autrement dit, il s'agit de trouver, au théâtre ou ailleurs, une histoire qui serait à la fois absolument politique, car on a besoin de politique, mais en même temps, infiniment compliquée, c'est-à-dire, ne pas retomber dans le simplisme que nous avons très bien connu. On ne peut pas mettre le prêtre brun, le prêtre rouge. Ça donne raison à ce critique américain — qui devait être un beau salaud, du reste — qui a dit : « O'Casey avait deux ennemis : Strinberg et les communistes, c'est-à-dire qu'il a gardé de Strinberg le monde des archétypes, de l'expressionnisme allemand : le Savant, la Mort, la Prostituée, le Capitalisme, tellement de symboles que je n'aime pas, parce que je n'aime plus Strinberg : le symbolisme m'ennuie, même s'il est à gauche. »

Humanisme, engagement ou barbarie ? Etudiants vous avez la parole.



21 27 L'Etudiant de France

N° 4 - DECEMBRE 1963 - JANVIER 1964

Pages 22 à 31